

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 58 (1920)
Heft: 36

Artikel: Le feuilleton : dans le train : [suite]
Autor: Solandieu
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-215813>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

d'une avaient essayé néanmoins de l'arracher à l'influence malsaine de la ville. Le jeu leur plaisait pour la résistance qu'elles y rencontraient, et, ce faisant elles ne s'y prenaient pas moins habilement que les plus coquettes et enjôleuses fillettes de la ville — vaincues par tant d'indifférence elles finissaient toutes par renoncer à obtenir les grâces de ce cœur volage et déjà sous l'emprise de sensations inédites et absorbantes : La ville tentaculaire opérait et développait silencieusement son travail de pieuvre destructive.

« Il y prit femme... et alors... alors tout fut fini. Oh ! ce ne fut point l'effondrement immédiat, spontané issu d'une situation fausse et instable. Non, ce mariage fit beaucoup de jaloux parmi ceux qui croyaient à tant de bonheur apparent. Mais un beau jour quel ne fut pas l'étonnement des braves villageois en apprenant que la cage était vide et que l'oiselet s'était envolé vers la ville natale et de là vers des contrées moins monotones.

« Cependant le mutisme de Jean-Paul mit bien vite un terme à ce scandale. Mais on le voyait dépérir étrangement. Après une longue période d'abattement, vieilli et harassé il se remit au travail avec acharnement. Plus jamais il ne se rendit à la ville prochaine.

« Vous savez que Jean-Paul est gravement malade, me dit un soir, le médecin et confidentiellement, il ajouta, tout bas : cette créature l'a tué et je crains qu'il n'en devienne fou.

« Jamais médecin ne pronostiqua si juste. Une année après j'allais rendre visite à Jean-Paul qui ne me reconnut pas. »

Et tandis que mon oncle se taisait, l'image de Jean-Paul, le fou du village, assis sur le banc de la croisée où, quotidiennement, il poursuivait son éternelle et stérile attente illumine ma mémoire. Et comme mon oncle ajoutait pour conclure : « Mille petits bonheurs rôdent autour de nous, point n'est besoin de les chercher ailleurs », j'entendis distinctement la voix chevrotante de ce petit vieux de Jean-Paul, murmurant : « Elle m'a dit comme cela : Tu comprends, le Bonheur n'est pas là où nous sommes, il est ailleurs... bien loin peut-être... »

R. Molles.



DANS LE TRAIN

Mais à Soyhières, quand il fallut s'enfoncer dans cette diligence postale basse, froide, suintant l'humidité, ce fut au tour de Simon Godelu d'attraper le « cafard ». Le triste vallon de Morellet, étranglé entre ses rocs boisés et ses ravins arides, à la végétation maigre et flétrie, acheva de plonger notre homme dans de tristes pensées : « Ah ! c'est dans cette petite Sibérie qu'on a exilé mon fils ! je comprends alors qu'il y attrape les « bleus » ; on a beau s'appeler Godelu, on n'est pas insensible pour autant, aux charmes de la nature pas plus qu'à ses défauts. Pauvre Prosper, on te fait payer cher tes galons ! »

La nuit tombait quand la poste arrivait à Roggenbourg. Le village, accroupi au fond du vallon, avait un aspect morne ; ses maisons dispersées étaient à moitié plongées dans le brouillard, des lumières pâles vacillaient derrière des vitres couvertes de buée ; quelques sentinelles erraient, comme des spectres, dans ces lieux désolés, séparés de la terre allemande par une rivière large comme un ruisseau : La Cueilie. La troupe avait regagné ses cantonnements pour le service intérieur et la soupe.

Godelu avisa un lieutenant qui passait :

— Pardon, monsieur le lieutenant, pouvez-vous me dire si vous connaissez le caporal Godelu et où il se trouve ?

— Le caporal Godelu est au clou, adressez-vous, pour renseignements, au sergent Mahu, de garde au cantonnement, à la maison d'école.

— Merci, mon lieutenant, mais le caporal Godelu est mon fils, et je voudrais bien savoir pour quel motif on l'a fourré au bloc, ça m'étonne diablement.

— Le sergent Mahu vous renseignera, bonsoir.

Et le lieutenant pirouetta et partit du pied gauche, laissant Godelu interdit et fort mécontent.

« Nom de bleu ! murmura-t-il dans sa barbe, faut pas qu'on se fiche de moi ! Espèce de freluquet de lieutenant, tu ne sais pas que j'ai été soldat longtemps avant toi et que mes ancêtres ont été au Sonderbund ! On va voir ça ! »

Et le landstourmien, machant sa chique avec colère, s'en fut, au pas redoublé, au cantonnement.

— Le sergent Mahu, s'il vous plaît ?

— A vos ordres !

— Ah ! c'est vous ?

— Moi-même.

— Dans ce cas, voulez-vous me dire où se trouve le caporal Godelu, s'il vous plaît ?

Le sous-officier se mit à sourire et répondit :

— On est allé le sortir à l'instant de la salle de police, et il ne va pas tarder à sortir, après la soupe.

— Bon, bon ; mais qu'a-t-il fait pour aller à la salle de police, lui, un bon soldat, pourtant ?

— Ah ! vous le connaissez ?

— Si je le connais ! je suis son père.

— Vraiment ! Dans ce cas je vais le prévenir immédiatement. Car votre fils est mon ami, et je suis tout heureux de lui annoncer votre visite, quel plaisir ça va lui faire, car il y a des jours où il s'ennuie terriblement.

— Merci, sergent, vous êtes bien gentil ; mais qu'a donc fait Prosper pour qu'on l'ait mis au clou ?

— Oh ! peu de chose ; il s'est simplement permis de discuter un ordre de son lieutenant, un faiseur d'embarras, qui voulait que ses hommes tirent à plat ventre dans une flaque d'eau.

— Ah ! c'est pour ça ! alors, on verra ; j'irai voir le capitaine, et s'il faut le major ; il ne faut pourtant pas prendre les hommes pour des esclaves, ni pour des bêtes !

— Monsieur Godelu, veuillez patienter deux minutes, je vais prévenir Prosper.

— Entendu, entendu, je vous attends, sergent, merci.

Au bout d'un instant, le caporal Godelu était dans les bras de son père qui l'embrassa avec effusion.

Et comme les soldats étaient déconçus et libres jusqu'à la retraite, le père et le fils Godelu allèrent partager un verre dans une pinte, où le sergent Mahu les rejoindrait bientôt.

Dans le cabaret mal éclairé, une vingtaine de soldats étaient attablés, buvant le vin chaud, les uns « tapant le carton », d'autres chantant des airs du pays ou pestant contre le « drill » et le « pas cadencé ».

D'une manière générale, on s'y montrait fort agri contre les officiers subalternes, commis de bureau ou petits fonctionnaires, galonnés, et pour cela, fiers comme des Artaban.

Simon Godelu, qui avait conservé le souvenir de cet excellent esprit suisse qui régnait dans l'armée au temps où il était brancardier de l'ambulance 9, en fut péniblement impressionné.

— De mon temps, dit-il à son fils et au sergent Mahu qui l'avait rejoint, on faisait moins d'« esbrouffe » que maintenant, mais je crois qu'on en aimait que mieux son pays et qu'on l'aurait tout aussi bien défendu qu'aujourd'hui. Les officiers tenaient leur rang, tant qu'on voudra, mais ils ne se croyaient pas, pour cela, des phénix, et ne traitaient pas leurs hommes comme des serfs ; il faudra nécessairement que cela change.

— Nous en sommes au système allemand, remarqua le sergent Mahu ; toutes nos organisations sont calquées sur celles d'Outre-Rhin ; notre armée même est contaminée par l'esprit germanique, et notre caractère national disparaît petit à petit, ou plutôt à grands pas, sous l'influence néfaste du militarisme prussien.

— Oui, ajouta le caporal Godelu, il se fait dans notre armée une transformation profonde et déplorable ; il n'y a plus de cohésion morale entre les chefs et leurs hommes ; la morgue insolente des officiers allemands a déteint sur les nôtres, importée par quelques favoris de l'état-major, revenus d'Allemagne, où on les a envoyés pendant un an suivre les exercices des troupes du kaiser.

— Prenez patience, mes amis, reprit le père Godelu ; ça ne durera pas ; le bon sens populaire réagira vigoureusement contre cet état d'esprit, une fois la démobilisation faite. Le peuple suisse n'est pas mûr pour le pas de parade, nos ancêtres l'ignoraient, et ce sont eux pourtant qui ont fait la Suisse.

— Enfin, reprit le sergent Mahu, il n'y a pas à dire, il existe, dans les rangs du soldat, une contrainte pénible, une sorte de dégoût, qui ne vient pas du service même, mais des officiers qui le commandent ; l'officier, du moins en général, car il y a de louables exceptions, n'a pas la troupe dans sa main, il l'a sous sa cravache, et c'est là qu'est le mal.

(A suivre.)

SOLANDIEU.



Association des Vaudoises

Réunion d'automne.

La réunion d'automne de l'Association des Vaudoises aura lieu à Vevey, le dimanche 26 septembre.

Royal Biograph. — La célèbre artiste Nazimova reparait à l'écran dans « La Batarde ». Le Sacrifice est un très bon drame du Far-West interprété par l'extraordinaire femme cow-boys Texas Guinan. Enfin, le fou-rire sera déchainé par « Fatty joue Douglas ».

A la Muse. — La « Muse » est incontestablement notre meilleure société théâtrale. Elle a célébré samedi et dimanche derniers son 30^e anniversaire. Ce fut une fête charmante, toute d'entrain et de cordialité.

Samedi, à l'occasion de cet anniversaire, la « Muse » nous a donné, au Grand Théâtre, une œuvre qui lui a permis de mettre tout son monde en scène. Le seul titre de cette pièce donne le frisson : « Le Mystère de la chambre jaune ». Elle est tirée d'un roman de G. Leroux. Encore qu'il y ait des réserves à faire quant à la logique de l'action et à la vraisemblance de certaines scènes, on peut dire que chaque acte aiguise un peu plus la curiosité et l'angoisse du spectateur. Il veut percer le mystère qui l'obsède.

L'interprétation était de tout point parfaite ; on eût dit une troupe de professionnels et des meilleurs. La mise en scène et la régie étaient affaire du président de la « Muse », M. A. Huguenin, un maître en pareille matière.

La « Muse » nous redonnera demain soir, dimanche, « Le Mystère de la chambre jaune ». Ce sera une salle comble.

Royal Biograph

Place Centrale - LAUSANNE - Téléphone 29.39
Matinée à 3 h. Tous les jours Soirée à 8 1/2 h.

Du Vendredi 3 au Jeudi 9 Septembre 1920

Dimanche 5 Septembre : 2 MATINÉES à 2 h. 30 (r à 4 h. 30)

Programme extraordinaire et de gala

NAZIMOVA

L'étrange et troublante artiste russe dans

LA BATARDE

Splendide drame mondain et réaliste en 5 parties.

FATTY joue DOUGLASS

Un tout récent succès de fou-rire.

LE SACRIFICE

Captivant drame du Far-West, avec

Texas GUINAN.

Malgré l'importance du programme, prix ordinaire des places.

PHOTOS GIROD, 29, RUE DE BOURG, 29
LAUSANNE — Ouvert jours et dimanches.

Vermouth NOBLÉSSE
DÉLICIEUSE GOURMANDISE

SE BOIT GLACÉ G. 462 L.

FUMEZ LES CIGARES FROSSARD

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT.

J. MONNET, édit. resp.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.